

BX 3^{ÈME} ANNÉE

NOVEMBRE 1906

no 3

ville
P. 7.

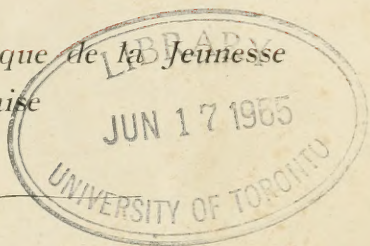
2355

S4

année 3
no. 3

Le Semeur

Bulletin de l'Association Catholique de la Jeunesse
Canadienne-française



SOMMAIRE

	PAGES
Aux Amis des Jeunes <i>Le Directeur</i>	57
Notre Action présente <i>Henri Perdriau</i>	62
A l'Œuvre <i>La Rédaction</i>	68
Question sociale, Écoles sociales <i>Édouard Montpetit</i>	71
Notes et Commentaires	77
Renseignements bibliographiques <i>L'abbé J.-A. D'amours</i>	81

LE SEMEUR

BULLETIN MENSUEL DE L'A. C. J. C.

Paraît au commencement de chaque mois

ABONNEMENTS

Montréal	60 cents
Canada et États-Unis	50 cents
Autres pays	3 fr.
Un numéro	5 cents

RÉDACTION

473, RUE ST-DENIS, MONTRÉAL

Nos collaborateurs voudront bien expédier à cette adresse leurs articles et toutes leurs communications—notes et nouvelles, etc.

Pour les renseignements touchant l'Association, l'organisation et l'affiliation des groupes, ainsi que pour les commandes de brochures, écrire au *Secrétariat*—même adresse.

ADMINISTRATION

1654 EST, RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL

Prière de ne s'adresser que là pour tout ce qui concerne les abonnements, les annonces, les changements d'adresses, etc.

Comité de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française

ANTONIO PERRAULT, avocat, président	299, rue St-Denis,	Montréal
ADÉLARD LEDUC, avocat, vice-président	52, rue St-Jacques,	"
JOS. VERSAILLES, négociant, vice-président	127, rue Ontario,	"
EUGÈNE ANGERS, E. E. D., secrétaire	473, rue St-Denis,	"
EDMOND HURTUBISE, courtier, trésorier	160, rue St-Jacques,	"
L.-RENAUD LA VERGNE, avocat, sec. corr.	Arthabaskaville.	
HENRI PERDRIAU, journaliste, sec. corr.	111 c, Ste-Elizabeth,	Montréal
R. P. HERMAS LALANDE, S. J., aumônier-dir.	142, rue Bleury,	"

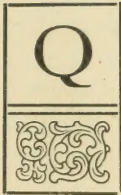
Le Semeur

3ème année

NOVEMBRE 1906

No 3

AUX AMIS DES JEUNES



QUE de fois n'a-t-on pas entendu répéter: " Nous n'avons pas d'hommes, de véritables caractères, de chrétiens éclairés et convaincus s'affirmant en public comme en famille; nous n'avons que des *patriotards* emphatiques et des partisans *quand-même* serviles."

Si pessimiste que soit le tableau, il ne manque certainement pas de vive couleur locale... — Fort bien pour l'âge mûr; mais les jeunes?

— " Les jeunes ressemblent à leurs pères, peut-être même auront-ils moins de ressort, parce qu'ils sont élevés plus douillettement. Ils n'ont pas le goût de l'étude et des choses intellectuelles; ils ont l'esprit surtout au jeu, à la dissipation et aux frivolités, y gaspillant la meilleure part de leurs années. Ils manquent de sérieux, d'élévation d'idée et de caractère; ils n'ont pas même le sentiment des convenances. Assistent-ils aux cours universitaires, ils y font des interruptions et tiennent sous les yeux du maître des propos on ne peut plus inconve-

nants; festoient-ils dans un banquet, arrière la dignité et la tenue; paradent-ils dans les rues, ils entonnent des chants aussi déplacés que de mauvais goût, comme si le code du savoir-vivre devait être lettre morte, quand on figure en corps. S'agit-il d'élire parmi eux un président, ils font, à l'Université, l'apprentissage de la corruption électorale; ils accordent leurs voix, non au plus digne ni au plus apte, mais au plus offrant, qui paye sinon en espèces sonnantes, du moins en nature, en excursions, en billets de théâtre et en fêtes. Et leur sens moral est si peu développé, qu'ils se vantent de cela plus que d'une bonne action. Gardez-vous bien de leur en faire reproche, voire même la plus anodine remarque; aussi prétentieux que frivoles, aussi pleins d'eux-mêmes que vides de connaissances sérieuses, d'une suffisance enfin égale à leur "*médiocrité satisfaite*," ils prendront aussitôt la mouche et vous feront une scène."

À coup sûr notre interlocuteur broie du noir; et pour avoir été favorisé d'un été et d'un automne aussi ensoleillés que ceux que nous venons de vivre, on trouvera son front passablement chargé de nuages. Aussi avons-nous bien soin de ne pas prendre à notre compte *tous* les griefs dont il habille la gent intéressante. Nous nous garderons surtout de l'écueil qu'il nous signale, si tant est qu'il y aurait scène, tragédie!

La remarque — anodine — nous la lui adresserons plutôt à lui-même, lui rappelant que s'il y a quelque bien fondé à ses récriminations, il ne faut cependant pas trop généraliser et, parfois, faire bénéficier les délinquants de circonstances atténuantes.

S'il est vrai de dire que, parmi les jeunes — hélas! aussi parmi les vieux — l'élite vraiment intellectuelle et studieuse

est, proportion gardée, moins considérable chez nous qu'en d'autres pays plus mûrs, on ne peut nier qu'elle s'est notablement accrue depuis quelques années. Ils sont nombreux, Dieu merci, les étudiants qui joignent à l'assiduité l'attention et la décence aux cours universitaires, qui subissent ensuite des examens à la grande satisfaction, quand ce n'est pas à l'admiration de leurs professeurs. Ils ne sont pas rares les jeunes avocats, médecins, polytechniciens qui font plus qu'excellente figure parmi leur aînés.

D'aucuns pourraient se cantonner moins étroitement dans leurs travaux purement professionnels, consacrer à leur culture littéraire, à des études plus générales un temps perdu souvent à des distractions inutiles ou à faire de la politique stérile; mais bon nombre *travaillent*.

Quant à la tenue et à la dignité personnelle des jeunes figurant ensemble, pour en parler comme il convient, il nous faudrait faire ici ce qu'on appelle la *psychologie des masses*, aussi mobiles que les vagues mouvantes; et cette étude nous entraînerait trop loin. Il suffira peut-être de la signaler en passant pour qu'un autre à l'esprit et à l'œil ouverts, à la plume alerte, l'entreprenne un jour dans les pages du *Semeur*.

Autre est l'objectif de cet article, qui menace de se faire plus long que nous ne l'avions d'abord conçu. Nous voulions simplement rappeler à ceux qui gémissent sur nos défauts, nos travers et nos faiblesses, qu'après tout notre ciel n'est pas si sombre et que, *surtout*, il faut encourager, aider les bonnes volontés qu'on voit poindre et grandir à l'horizon.

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française a été fondée il y a plus de trois ans. Il lui a fallu depuis vaincre bien des difficultés, secouer bien des torpeurs, raffermir bien des inconstances, rallumer sans cesse bien des

enthousiasmes. N'importe! elle a surmonté gaillardement toutes les épreuves initiales; elle s'est développée au point de compter maintenant près de neuf cents membres, elle VIT!...

“La meilleure preuve de la vitalité de l'A. C. J. C., dit *la Vérité* (6 octobre), après une trop élogieuse appréciation de notre Congrès et de notre dernière livraison, — c'est son existence, et ceci ne semblera une lapalissade qu'à ceux qui ne se sont point occupés d'associations de ce genre. Lancer un mouvement n'est rien; on trouve toujours, surtout chez les jeunes, des enthousiasmes prêts à s'enflammer; le difficile, c'est de maintenir l'œuvre, de lui conserver sa force et son caractère propres. Or c'est là ce qu'ont fait depuis trois ans les membres de l'Association de la Jeunesse, et dans des conditions particulièrement difficiles. — Tous ceux qui ont quelque expérience de ces choses devineront ce qu'il leur a fallu de patiente ténacité, d'ardeur généreuse et d'esprit de sacrifice pour arriver à un pareil résultat.”

Si l'Association a dû déployer de l'énergie, il faut ajouter qu'elle a été puissamment soutenue par les conseils et les encouragements des hommes les plus éminents. Avec la bénédiction du Souverain Pontife nous gardons précieusement dans nos archives les lettres d'approbation, de félicitations et de réconfort que nous ont adressées tous les évêques canadiens-français. Beaucoup d'hommes même déjà engagés et entraînés dans un courant d'idées divergentes des nôtres, nous témoignent de la sympathie, de l'intérêt; insinuent clairement que si leur carrière était à refaire, ils lui donneraient l'orientation de la nôtre. Eux qui ont vécu encerclés dans des cadres politiques étranglant toute liberté et toute indépendance; eux qui se sont fait une mentalité de partisans aveugles ou borgnes, eux-mêmes se réjouissent en secret de voir enfin surgir une jeunesse moins esclave et plus fière,

qui met au premier article de son programme : ÉTUDE, afin de pouvoir penser par elle-même, se faire des convictions personnelles et secouer ensuite tout joug avilissant.

Tout en constatant mélancoliquement que cette jeunesse leur échappe, que le cri de guerre "*crois ou meurs*" ne la fait pas sourciller; qu'au contraire elle tressaute de joie à la nouvelle du triomphe d'un principe et de l'affranchissement de la liberté; malgré tout, ils ne peuvent s'empêcher de l'admirer et de l'applaudir. Ils ne sauraient faire mieux.

Nous demandons davantage pour l'Association. Sans doute l'A. C. J. C. n'est pas *toute* la jeunesse laborieuse, indépendante et généreuse. Il y aurait autant de déloyauté que de fatuité à le prétendre. Beaucoup de jeunes, des mieux disposés, n'ont pas encore, pour une raison ou pour une autre, daigné s'enrôler dans notre petite armée. Quand ils la connaîtront mieux, ils s'y rallieront.

J'ai dit: nous demandons plus que l'admiration et les applaudissements de la part de nos amis. Et qui ne l'est pas? *La Presse* écrivait au lendemain de l'élection du comté de Québec:

"Une fois de plus, le vieux dicton que la jeunesse est suprêmement intéressante a trouvé son application. De même que selon le proverbe anglais tout le monde aime un amoureux, tout le monde subit plus ou moins le prestige d'un débutant dans la vie qui a du courage, des avantages personnels et qui sait se présenter. Le peuple a sa forme de poésie. Il aime l'audace dans l'intelligence." (surtout dans la volonté!)

Ce que nous sollicitons donc, c'est un encouragement plus effectif. Oh! nous ne tendons pas précisément le chapeau. Seulement, en s'abonnant et en *soldant* régulièrement leur

abonnement au *Semeur*, en le lisant, et se tenant au courant de notre œuvre, tous les prêtres, tous les laïques vraiment soucieux d'un bel avenir pour notre nationalité, montreront qu'ils s'intéressent aux nobles efforts de jeunes gens extrêmement bien disposés et, du coup, leur fourniront à la fois le courage et les *moyens* de vivre d'une vie toujours plus intense.

Cinquante centins! C'est bien peu pour une œuvre évidemment religieuse et patriotique, si hautement recommandée par le Pape et nos évêques! Et, en retour, une revue mensuelle mince et modeste, il est vrai, mais que de toutes parts on s'obstine à nous dire intéressante! Si nous ajoutons que, avec la circulation, croîtra aussi le volume des livraisons, qui refusera de répondre à notre appel? de nous recruter même d'autres abonnements que le sien?

H. L., *directeur*.

NOTRE ACTION PRÉSENTE



MONSIEUR Henri Bourassa le clairvoyant et militant député de Labelle, commençait sa mémorable conférence sur la question des écoles du Nord-Ouest par ces paroles : "La question qui occupe en ce moment l'attention du Parlement est peut-être *la plus grave* que les représentants de la nation aient eu à traiter depuis que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord se sont réunies sous le régime constitutionnel."

Dans l'avenir, semblables déclarations pourront être faites

encore ; le Canada aura de nouveau des questions difficiles à résoudre ; les Canadiens français en particulier devront trouver la solution de maints problèmes. Alors, il faudra des hommes comme M. Bourassa ; seuls, des hommes de cette trempe-là, seront aptes à les traiter avantageusement, comme il a été prouvé.

Et c'est à pouvoir les résoudre, ces problèmes, que doivent se préparer *présentement* les jeunes de l'A. C. J. C. ; c'est là que doit se porter *actuellement* tout notre zèle, si nous voulons faire œuvre utile. Nous n'avons d'ailleurs qu'à nous louer du travail qui a été fait dans ce sens, l'année dernière.

Quelques-uns d'entre nous, animés d'une ardeur tout aussi apostolique que très louable, semblent rêver batailles et patriotiques victoires, c'est tout naturel à notre âge. Mais sommes-nous réellement et efficacement préparés pour entrer immédiatement en lice ?

La direction que nos fondateurs ont imprimée à l'Association nous suggère la réponse. Pour me servir du langage de *la Presse* "*ils ont commencé par le commencement,*" ils ont d'abord fondé des *cercles d'études*. On ne saurait trop admirer leur sagesse.

Soyons, en effet, bien persuadés que nous n'atteindrons notre but que par un travail persévérant et sérieux. Car il faut bien admettre qu'une fois sortis de nos excellents collègues, il nous reste, si je puis m'exprimer ainsi, une seconde éducation à faire : l'étude du monde, l'étude de maintes questions échappant nécessairement à une formation générale ; et cette étude ne se fait pas dans un jour, allez ! pas plus que dans la rue. L'application des théories que nous avons si bien apprises est un art difficile qui demande une assimilation des choses qu'on acquerra seulement en observant, en travaillant.

“Le sens social, nous l'a dit notre président, s'acquiert par l'expérience de la vie.”

Nos cercles d'études répondent admirablement à ce besoin. Les faire fonctionner, les alimenter, c'est à mon humble avis, notre *principal* champ d'action *présentement*. Que certains d'entre nous,—ceux par exemple que leurs études professionnelles mettent plus à même d'aborder certains sujets à leur portée,—en fassent bénéficier le peuple, voilà qui est bien. C'est ainsi que l'année dernière le camarade Baril, l'infatigable gérant du *Semeur* et président du cercle St-Louis, comme futur médecin, a traité de l'alcoolisme devant un auditoire d'ouvriers qui ont su apprécier le talent et la sincérité de notre ami. Il l'a fait avec un rare succès. Ses frères d'armes doivent lui en être reconnaissants et l'imiter dans le zèle qu'il met au service de notre cause.

Tenons donc à ce que nos cercles d'études fonctionnent bien, à ce qu'on y travaille sérieusement et partant avec fruit, à ce qu'ils se multiplient ; nous avons là un vaste champ d'action, n'est-il pas vrai ? De ces officines du travail, de là seulement, sortiront les hommes qui plus tard seront capables de défendre nos droits si on nous menace de nous les enlever.

“Le cercle d'études, nous l'a encore dit notre digne président, et on ne saurait trop le répéter, c'est le moyen dont se doivent servir les jeunes gens qui, le temps du collège fini, veulent travailler d'une façon plus personnelle et partant plus complète à l'affranchissement de l'esprit, et à la culture morale. Le soir venu, quand le déclin du jour fait autour des tables les chaises se toucher, ces dix ou quinze laborieux se rejoignent, portant en leur âme une même ambition : celle de se reposer des labeurs du jour en consacrant leurs veillées

à l'étude des questions qu'ils devront plus tard résoudre. Tandis que tant de jeunes hommes courent à *des plaisirs étranges*, abandonnant le meilleur d'eux-mêmes aux ronces des routes, eux ces vaillants s'éloignent de la foule pour se recueillir et penser, parce qu'ils veulent donner leur avenir à l'action. Ils ont compris de bonne heure que les précieux services qu'un homme rend à sa race et à son pays, il ne les doit pas à une jeunesse insouciante et molle, faite d'œuvres malsaines et de paroles vides, mais bien plutôt aux heures calmes, aux études continues, aux persévérants efforts, au sacrifice même de ses vingt ans." ¹

Que de choses à étudier ! Nos constitutions nous les indiquent : les questions religieuses, la question nationale, les questions sociales, l'éducation, la question agricole, la colonisation, le commerce et l'industrie, la question ouvrière, et pour plusieurs les questions d'histoire, de philosophie, de littérature.

Est-il champ plus vaste ? Pourquoi dépenser le zèle de nos jeunes années à des questions *d'ordre purement secondaire*, ce serait perdre un temps précieux, ce serait malheureux. Il est inutile d'insister davantage sur ce point capital, nous en comprenons tous la nécessité et partant le devoir, nous comprenons tous que pour faire de la bonne besogne, de l'action vraiment utile il faut être *préparé*.

Surtout, oui surtout, ne donnons pas raison à ceux qui nous reprochent de nous complaire dans une *médiocrité satisfaite*.

Cependant, aux études purement et simplement, ne doit

¹ Ces paroles du président ont paru dans le précédent numéro du *Semur*, l'auteur du présent article, pour une raison toute particulière, a cru devoir les répéter ici, où d'ailleurs elles ont si bien leur place.—N. de la R.

point se borner notre zèle, il est un autre genre d'action, corollaire naturel de la vie intellectuelle, qui sans faire de bruit, n'en est pas moins éloquent ; je veux dire, *l'exemple de la vie*. Que le seul titre de membre de l'A. C. J. soit donc synonyme de jeune homme honnête, sérieux ; le résultat de cette prédication, sera beaucoup plus fructueux que les discours emphatiques que nous pourrions aller faire à des gens qui pourraient nous répondre avec infiniment de raison : "Commencez donc par pratiquer ce que vous enseignez."

Ne vivons pas que de rêves, mais surtout de réalité. "La jeunesse, disait S. G. Mgr l'archevêque de Montréal, le 25 juin 1904 au congrès de l'A. C. J. C., c'est l'âge du rêve. Le rêve souvent confine à l'illusion et au vide du néant. Ce qui ne veut pas dire que le rêve n'aide pas puissamment à la réalité quelquefois."

Nous devons être aussi unis. L'une des fins de notre association c'est d'unir et non de diviser. On y arrivera, en développant chez nous l'esprit de tolérance, prise dans le bon et vrai sens du mot. Ayons du doigté, de la délicatesse quand il s'agit de traiter avec des adversaires. Selon l'expression très spirituelle de M. l'abbé Élie Auclair, "mettons de l'huile dans le mécanisme des formes, ça coule mieux !"

Cette tolérance sera le fruit spontané de l'étude, de la science acquise ; car elle germe naturellement dans les esprits ouverts tout comme l'intolérance est l'apanage des esprits étroits. Pourquoi dit-on d'un certain Ordre que ses membres ont l'esprit large ? C'est parce qu'il se compose de savants.

"Que nos groupements servent donc à débarrasser notre nature de cette tendance au despotisme et à l'intolérance qui est commune à tous les hommes venant en ce monde," dit encore notre président.

Pour travailler au bien de la patrie, mes amis, nous aurons aussi à souffrir, *nous devons souffrir*. Préparons-nous afin d'être forts. Parlant des luttes de Montalembert pour le bien, de son action si grande et de ses succès si réels, Mgr l'archevêque de Montréal, dans le discours déjà cité, concluait : "*Il faut s'attendre à souffrir pour le bien que l'on veut.*" Sa Grandeur dans une belle envolée ajoutait : "Un autre fils de l'humanité, rêva jadis de travailler pour son bien à elle et pour son salut. Il avait vingt ans lui aussi, supposons-le. Il vivait pauvre et ignoré des hommes, dans l'humilité et l'obéissance. Une fois seulement—*comme par accident*—il avait confondu les sages d'Israël en leur expliquant les lois. *Il attendait son heure*. Il rêvait le salut de l'humanité. Mais il ne se figurait pas une vie triomphale. Il n'escomptait pas les applaudissements des peuples. A l'inverse, semble-t-il, de Montalembert qui longtemps plus tard se promettait le bonheur et le triomphe, dans ses rêves de vingt ans, lui, le Nazaréen, c'était de sang, d'épines et de croix que son rêve était rempli. Par amour pour l'humanité, il voulait souffrir parce qu'il savait que la *souffrance purifie*. J'ai nommé notre maître et notre roi, messieurs et chers amis, Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Camarades, sachons bien souffrir !

Sachons aussi aimer. Aimons-nous les uns les autres, que la charité du Christ règne parmi nous.

Burdeau, un incroyant celui-là, a dit : "Tout admirateur que je suis des philosophes grecs, de Socrate surtout, je pense que le Christ a prononcé la plus haute parole qui ait été entendue des oreilles humaines : *Que le royaume du monde et des cieux est à celui qui saura aimer et se sacrifier.*

Et le savant et pieux Ollé-Laprune termine son précieux

livre, *le Prix de la Vie*, par cette non moins belle parole :
 "Aimer, se dépenser de bon cœur pour le bien des hommes
 et pour Dieu, c'est le dernier mot de la vie."

Henri PERDRIAU,
 Secr.-corr.

A L'ŒUVRE



La question sociale est, par le monde, à l'ordre du jour dans les faits comme dans les idées. Le Canada ne fait pas exception. Les événements des dernières années et ceux plus particulièrement du mois d'octobre suffisent à nous convaincre que la lutte entre classes — à l'état même aigu — est non seulement à nos portes, mais dans nos murs.

À côté de la question sociale, s'en pose immédiatement une autre : Sommes-nous suffisamment préparés à la résoudre ? Y a-t-il chez nous beaucoup d'hommes, instruits par ailleurs, qui possèdent en la matière des idées nettes et précises ainsi que des principes solides et bien définis ? L'étude d'un problème aussi complexe a-t-elle jusqu'ici assez préoccupé ceux auxquels elle incombe ?

La Vérité du 20 octobre nous parle avantagement de l'œuvre accomplie pendant l'année par la récente Société d'Économie sociale de Québec. Nous avons constaté avec un vif plaisir le travail sérieux qui s'y est déjà fait. Et il n'y a pas eu que travail et effort personnels, on y a mis aussi de ses deniers pour constituer toute une bibliothèque technique.

L'Université Laval de Montréal, soucieuse de tout véritable progrès, érigera bientôt — si ce n'est déjà fait — à côté des Hautes Études commerciales, la chaire d'Économie sociale, où notre collaborateur M. Montpetit pourra un jour donner toute la mesure de son talent.

Si nous joignons à cela le récent mémoire de M. Léon Gérin sur la *Vulgarisation de la science sociale au Canada* ; quelques articles de *la Vérité*, celui par exemple du 27 octobre, où M. de la Morandière a voulu — en projetant quelque lumière sur des idées et une terminologie trop vagues — mettre au point certaines notions des plus importantes en la matière ; l'étude elle-même de M. Rinfret, malgré les réserves qu'elle impose, et d'autres que j'omets certainement ; tout montre que le branle est donné et l'élan des travailleurs intellectuels pris dans le sens des événements qui se précipitent et nous emportent, comme du nouvel ordre de choses qu'a créé le progrès matériel au pays.

On semble avoir compris en haut lieu que la solution de problèmes aussi importants et aussi difficiles ne doit plus être exclusivement laissée aux "inintelligents et aux ignorants", qui ne peuvent les résoudre, non plus qu'aux démagogues qui jettent partout la confusion, afin de pouvoir plus facilement pêcher en eau trouble. Tant mieux !

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française. — fondée, comme on sait, pour former des générations de catholiques énergiques et instruits, capables et désireux d'orienter leur compatriotes dans la poursuite du progrès, — a été des premières à insister sur l'étude des questions sociales. Sans avoir la prétention de le diriger, elle veut maintenant suivre et accélérer le mouvement imprimé.

Voilà pourquoi nous ne saurions répéter avec assez de force le conseil que M. Omer Héroux, brillant rédacteur de *la Vérité*, donne à ses camarades de l'Association. Parlant des diverses espèces de travaux qui figurent dans les sociétés d'*Économie sociale* et du *Parler français* à Québec, il ajoute :

"Mais, si utiles, si agréables aussi que soient ces conférences, l'important serait surtout de développer plus largement le goût du travail personnel, d'orienter vers de *saines et fortifiantes études des énergies qui se dissipent en vaines distractions.*

"Les conférences représentent le travail, parfois brillant, de

quelques-uns — mais *ce sont toujours les mêmes qui se font tuer*, et ce qu'il faut, c'est un effort général, l'effort de tous.

"Nous espérons que les cercles de l'Association Catholique de la Jeunesse aideront particulièrement au réveil nécessaire. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont inscrit *l'étude* au frontispice de leur programme."

On nous permettra de joindre à ce conseil celui que donne M. Rinfret. Le collaborateur de *l'Avenir du Nord* ne nous en voudra pas, si nous l'invitons lui-même à le suivre à la lettre. Il faut dans ces études, dit-il, de la *méthode*. Nous ajouterons: il y faut aussi de la clarté dans les idées, de la netteté dans l'énoncé des principes sociaux, qui sans toujours être déduits ni découler *directement* des vérités révélées, gagneront toujours à en être brillamment éclairés. Et si on les examine à cette lumière surnaturelle, on en découvrira parfois de titubants et de faux. La science humaine est caduque, seule la science divine est infaillible.

M. Montpetit semble avoir parfaitement compris tout cela. Son étude sera pour nos lecteurs une illustration des conseils que nous hasardons. Elle dénote chez ce jeune avocat un travail intelligent un esprit méthodique et des connaissances aussi solides et variées que bien coordonnées.

L'acquisition de toute science requiert la parole vivante d'un professeur, ou — à moins d'être un aigle — la direction d'un bon manuel. M. Montpetit n'ayant pu, en la science sociale, recourir au verbe du maître, a sans doute feuilleté de gros volumes, consulté les grands sociologues; mais, surtout, il a eu le bon esprit de prendre pour guide, à travers l'épaisse forêt de leurs écrits, *l'excellent* manuel du R. P. Charles Antoine.

LA RÉDACTION.

QUESTION SOCIALE ET ÉCOLES SOCIALES ¹



a-t-il une Question sociale ?

Nous n'aurions pas à nous le demander, s'il n'avait pris fantaisie à un tribun célèbre de le nier publiquement, il y a quelques années; car il suffit de jeter un regard sur le monde entier pour se convaincre qu'il est en proie à un malaise bien caractérisé.

La richesse en haut, la misère en bas, tel est, à très peu près, l'état social actuel. Sans vouloir abuser d'une comparaison mise à la mode en ces derniers temps, nous pouvons considérer la société comme un organisme dont les membres sont loin d'être également partagés: la tête seule profite du labeur du corps.

Sans doute, il y aura toujours des riches et des pauvres, comme il y en a toujours eu,—justice n'étant pas nécessairement synonyme d'égalité,—mais ce qui est anormal, ce qui ne devrait pas être et ce qui est, c'est le paupérisme, c'est ce que Léon XIII appelle "l'état d'infortune imméritée" où sont plongés les hommes des classes inférieures,²—et ce, à côté du capitalisme, souvent injuste et avide et qui oublie trop facilement que le travailleur n'est pas seulement une force et un moyen, mais encore, mais surtout une intelligence et un cœur.

Cette inégalité de conditions, accentuée par des considérations d'ordre moral et politique, a provoqué la crise moderne. Capitalistes et prolétaires se sont rencontrés sur un terrain commun: l'intérêt; et la cupidité des uns n'eut bientôt d'égale que la convoitise des autres. Cette lutte entre ces deux antagonistes, lutte de tous les instants et par tous les moyens, constitue le mal social. Étudier les

¹ Conférence donnée à l'Université Laval de Montréal devant Mgr Racicot et sous la présidence de M^{re} E. Lafontaine, président de la Société d'Économie sociale canadienne.

² Encyclique "*Rerum Novarum*".

causes de ce mal, en cherchant les remèdes, c'est là toute la question qui nous occupe. (Définition empruntée à M. Charles Antoine,¹ et qui, au mérite d'être claire et suffisamment large, joint pour nous celui d'indiquer les deux parties de cette causerie: le problème, la solution.)

I

L'établissement du régime démocratique, voilà, mesdames et messieurs, où tend le XIX^e siècle, et voilà où il atteint. Brutalement et à coups de révolutions, ou plus uniment et par la seule persévérance, la masse a fini par triompher en conquérant le suffrage universel et, par lui, le pouvoir. La foi monarchique a disparu; ceux en qui elle se concrétisait doivent disparaître avec elle. Le peuple gouverne; aux rois qu'il laisse encore régner, une constitution jalouse n'accorde que de rares prérogatives.

Ce régime a donné la liberté politique à l'ouvrier, sans autrement modifier sa condition. Le prolétaire vote, élit, renverse, fait acte de maître, mais continue de peiner et de souffrir. Au point de vue social, ces "couches nouvelles" n'ont pas bougé que Gambetta rêvait de secouer pour les faire remonter à la surface. C'est que les événements ont favorisé la naissance et le développement d'une classe privilégiée peut-être plus redoutable que l'autre: la ploutocratie.

L'expansion économique fut longtemps limitée par le manque presque absolu de communications. Les distances, et le peu de moyens que l'on avait de les franchir, rendaient le transport difficile et coûteux et forçaient chaque pays, chaque province à produire chez soi.²

Ce fut le règne de la petite industrie. La production ne nécessitait pas l'appui de grands capitaux, elle était divisée, relativement peu considérable et réglée sur la commande.

A côté de son patron, l'ouvrier faisait un travail intelligent, souvent artistique et qu'il était seul à accomplir. Maître, compagnons

¹ Cours d'Économie sociale.

² Cf. Émile FAGUET, *Questions politiques*.

et apprentis formaient une véritable famille dont les membres, unis par l'honneur professionnel et animés par la charité chrétienne, travaillaient avec une égale ardeur au succès général de l'entreprise. Le maître, en raison du nombre restreint de ses employés, était en mesure de connaître leurs besoins et d'y subvenir. Le compagnon et l'apprenti, écoutés et respectés, pouvaient librement faire valoir leurs droits comme exposer leurs griefs. Par ailleurs, le bénéfice modéré que le producteur réalisait en fin d'année, n'était guère de nature à faire naître l'envie chez l'artisan; et, du reste, l'ancien système corporatif que la Révolution au lieu d'abolir eut dû restaurer—encourageait la légitime ambition de ceux qui espéraient prendre à leur tour charge d'atelier...

*
* *

Mais le merveilleux progrès accompli depuis un siècle, dans le domaine des sciences pratiques, a profondément modifié l'organisation du travail.

Les communications, aujourd'hui rapides et faciles, en rapprochant les États et les peuples, ont créé de nouveaux débouchés et provoqué la concurrence internationale. Le marché devient universel. Pour l'alimenter avec profit, il fallut produire beaucoup et vite et pouvoir écouler au plus bas prix. L'industrie dut se centraliser, elle fit appel aux capitaux et l'on vit se former ces grandes entreprises d'exploitation qui, sous la conduite des plus habiles, furent bientôt pour les participants une source de revenus considérables: le capitalisme—j'entends le capitalisme "moderne"—était né.

Par contre, le développement industriel rendait plus pénible la situation de l'ouvrier. Il n'y eut plus de famille ouvrière, mais d'informes agglomérations de salariés; plus de petit atelier, mais l'usine moderne et la manufacture; parfois même plus de patron, mais un capital anonyme représenté par des directeurs inabordables; plus de compagnons, mais des prolétaires, toujours davantage asservis par le perfectionnement du machinisme et "intelle ctuellement bornés par la division du travail."²

¹ Émile FAGUET, *Op. cit.*

“L’homme est dans la dépendance de ses créations matérielles,” écrivait dernièrement M. de Vogué; et il ajoutait: “L’invention du télégraphe a changé plus de choses que le coup d’État du 2 décembre.” Il est vrai. Et bien que la Question sociale ne soit pas uniquement une question économique,—nous verrons plus loin qu’elle est encore une question politique et surtout une question morale,—le réveil scientifique et industriel que nous venons d’indiquer, n’en est pas moins une des principales causes de l’ébranlement social contemporain.

Préoccupé de son bien-être matériel, pressé de satisfaire aux nouveaux besoins qu’il se créait sans cesse; d’autre part, séduit par l’attrait qu’exerce la richesse et le prestige qu’elle confère, l’homme, encouragé par ses premiers succès, se précipita à la poursuite du million. La Fortune eut ses grands conquérants. La fièvre de l’or, en s’abattant sur le monde, le métamorphosa: elle le rendit avant tout pratique, intéressé, inquiet. Sous l’influence de la doctrine individualiste, et, dans bien des cas, à la faveur de ce qu’on a appelé “l’amoralisme” moderne, le capital s’accrut librement par la spéculation, de nombreux lancements, l’exploitation d’inventions nouvelles, etc.....

Ainsi s’est formée l’aristocratie nouvelle, dont la devise tient dans ces cinq mots qui ont inspiré une des plus émouvantes comédies du théâtre contemporain: *Les affaires sont les affaires*, absolument différente de celle qui l’a précédée, sans passé, sans traditions, obéissant à d’autres principes, soumise à un autre code... mais plus puissante en ce que son action sociale et politique est universelle et souveraine.

C’est contre ce despotisme que le prolétariat s’est soulevé.

Laissé à ses propres ressources en face du capitalisme, privé, jusqu’en ces derniers temps, du droit d’association—sous prétexte de sauvegarder la liberté individuelle,—l’ouvrier a dû subir la loi du plus fort et accepter les conditions d’un patron que trop souvent guide uniquement l’intérêt personnel. Emprisonné dans l’usine, il est soumis à un travail fatigant, monotone, mal rétribué et qui peut lui manquer tout à coup, si la surproduction, la mévente, la

morte-saison, les accidents, la maladie le condamnent à un chômage forcé. Il mène dans la pauvreté une existence précaire, guetté par la misère, exposé aux tentations mauvaises, victime facile de tous les exploités, depuis l'usurier jusqu'au petit commerçant.¹

Le joug a fini par peser aux travailleurs. Rassasiés de cette vie de servitude qu'on leur impose, irrités du "luxe des autres", et avec cela ennemis nés de toute aristocratie, assoiffés d'indépendance et enfin,—il faut bien le dire de beaucoup d'entre eux,—ayant perdu avec la religion le respect de l'autorité et l'amour du travail, ils ont réclamé leur part de jouissance. Ils se sont coalisés. Ils ont bientôt vu leurs rangs se grossir de tous ceux que le paupérisme étroit, de tous les sans-travail, de tous les déclassés, "si nombreux, suivant le mot de Capus, qu'il ne sont pas loin de devenir une classe"²; ils ont fait une doctrine de leurs griefs, ou plutôt, on leur en a fait une que plusieurs ont embrassée avec empressement parce qu'elle est foncièrement égalitaire; et ils ont tenté contre le patronat ce qui avait réussi à d'autres contre la noblesse, une révolution; révolution lente et sourde jusqu'à présent, mais tenace et acharnée parce que ceux qui la font ne demandent plus seulement la liberté; mais du pain et aussi des jeux...

*
* *

Voilà, mesdames et messieurs, quelles sont les causes du mal dont souffre la société et vous voyez que la Question sociale n'est en dernière analyse que la question du capital et du travail, de la richesse et de la pauvreté, l'éternelle question de l'inégalité des conditions humaines, mais avivée par la transformation politique, économique et morale que le monde moderne a subie.

Problème, est-il besoin de le dire, de la plus haute importance, et

¹ Il n'est pas rare que le petit commerçant, forcé de faire crédit, vende sa marchandise deux fois le prix qu'elle vaut; ce qui faisait dire à Alphonse Karr: "Il n'y a pas beaucoup de riches qui auraient les moyens d'être pauvres." Cf. Alphonse KARR, *L'art d'être malheureux*.

² Piégois.

par les intérêts qu'il met en jeu, et par le nombre de ceux qu'il concerne, et par les conséquences qu'il peut avoir.

Problème des plus passionnants et dont les philosophes, les polémistes, les savants, les moralistes et jusqu'aux littérateurs se sont emparés.

Problème enfin des plus intéressants pour nous, Canadiens. Non pas par ce que la question sociale, telle que nous venons de la définir, se pose au Canada, mais précisément parce qu'elle ne s'y pose pas encore.

"Nous sommes la dernière des nations civilisées, disait Sir Wilfrid Laurier à Toronto, nous avons à notre portée l'expérience du passé, nous sommes à même d'émuler les nations qui nous ont précédés et d'éviter leurs erreurs."

Sans doute. Mais encore, pour "éviter ces erreurs", faut-il les reconnaître comme telles. Être la dernière des nations civilisées est un bienfait en ce que cela nous permet de profiter de l'expérience de nos aînées; mais cela est aussi un danger en ce que, dans notre hâte de nous mettre au niveau des autres, nous pouvons accepter trop facilement et introduire ici des idées dont nous n'avons pas toujours étudié toute la portée...

Par ailleurs, nous habitons un pays neuf. L'industrie et le commerce s'y sont développés d'une façon considérable, grâce aux moyens de transport déjà nombreux. Nous avons lancé nos produits sur le marché. On dit du Canada en Angleterre qu'il est le grenier de l'Empire, il pourrait bien devenir le grenier du monde. Au point de vue économique, nous sommes certainement appelés à jouer d'ici peu un rôle considérable.¹ Et le capital prendra chez nous de jour en jour plus d'influence...

Les mêmes causes peuvent produire les mêmes effets. Il est logique de prévoir une crise: l'âge de fer peut venir.

¹ "Avant peu, ce sera le Canada qui à son tour entrera en scène, et avec la puissance des moyens dont il dispose, on peut s'attendre à un mouvement d'expansion analogue à celui des États-Unis: un pays qui produit déjà 250,000 tonnes de fonte, ne peut pas s'arrêter en route." Cf. Jules MÉLINE, *Le retour à la Terre*, page 23, note.

Le problème social nous importe donc. Il nous faut l'étudier, peser les solutions qu'on en a tentées, pour choisir celle qui nous aidera, si ce n'est pas à enrayer, ce sera du moins à prévenir—et cela est essentiel—le mal social du Canada.

II

Ces solutions sont nombreuses; car si tous les sociologues admettent, du moins jusqu'à un certain point, l'existence du mal, tous ne proposent pas le même remède: ils n'enseignent pas la même doctrine et les écoles sociales sont variées.

Nous étudierons les trois principales, les écoles-types, et qui sont l'école libérale, l'école socialiste, l'école catholique; sans nous occuper de ceux-là qui, tolstoïstes ou autres, ont refait ou même tenté de réaliser, en plein vingtième siècle, le rêve de Rousseau et prêché le retour à la nature en même temps que le renoncement volontaire à ce que d'après eux, on appellerait faussement les bienfaits de la civilisation...

Édouard MONTPETIT.

(à suivre)

NOTES ET COMMENTAIRES

Renseignements bibliographiques.— A la demande de plusieurs membres, amateurs de lectures sérieuses—qui veulent faire un choix judicieux, quand ils s'adressent à un bibliothécaire ou à un libraire—nous commençons, avec la présente livraison, la publication de *renseignements bibliographiques*.

Qu'on veuille bien ne pas confondre ces appréciations avec ce qu'on est convenu d'appeler "Bulletin bibliographique" ou encore simplement "Bibliographie". Les *renseignements* ne seront jamais

réclames, non plus même qu'un jugement quelconque porté sur des livres recommandables sous plus d'un rapport, mais n'ayant pas trait à la fin que nous nous proposons.

Ils seront le fruit d'une lecture personnelle et d'une conviction acquise que tel ou tel ouvrage peut grandement servir à la formation et à l'initiation des Jeunes.

Ceci aura aussi pour heureux effet de nous stimuler tous à bien lire, afin de pouvoir rendre compte de nos lectures et d'en faire bénéficier les camarades. Que chacun y mette du sien. Nous recevrons avec plaisir tout *renseignement bibliographique* adressé à M. E. Angers, 473, rue St-Denis, Montréal, avec la signature de l'auteur et celle du directeur du cercle auquel ce membre appartient. Comme nous ne connaissons pas suffisamment chaque membre de l'A. C. J. C., on nous pardonnera de prendre cette précaution. C'est pour le plus grand bien de tous. Il va sans dire que les directeurs de cercles eux-mêmes et les professeurs de collèges sont invités à collaborer à cette importante partie du *Semeur*.

Bibliographie.—Le *Semeur* accueillera volontiers aussi tous les ouvrages que messieurs les éditeurs et les libraires voudront bien lui expédier. Il en fera un compte rendu consciencieux dans une page spéciale. Il les signalera même à l'attention de l'A. C. J. C., s'il les juge aptes à figurer dans les *Renseignements bibliographiques*.

Annonces.—Les membres du Comité central se proposent de recruter des annonces à leur revue. Le *Semeur* qui rayonne par tout le pays pénètre dans bien des milieux. On lui sourit partout; pourquoi ne sourirait-on pas aussi à ses annonceurs? Avis donc aux camarades déjà lancés, qui veulent s'attirer la clientèle.

Nouveau secrétaire-correspondant.—Le camarade A. Dugas, s'étant dernièrement fixé à Joliette pour y pratiquer le droit, a cru devoir résigner sa fonction de secrétaire-correspondant. Le Comité central après avoir émis un vote de remerciements pour le zèle et le dévouement qu'il a déployés au service de l'Association, a procédé im-

médiatement au choix de son remplaçant. M. H. Perdriau, journaliste, a été élu à l'unanimité des voix. Son article d'aujourd'hui suffit à faire son éloge et à montrer que nous avons eu la main heureuse.

Au mérite.—L'un des nôtres vient d'être promu à la chaire de mathématiques à la Faculté polytechnique de Montréal. Élève du collège de St-Boniface, M. E. Beaupré, du cercle St-Louis, avait, il y a quelques années, remporté le prix offert en concours à tous les collèges anglais et français de cette province; depuis, la supériorité incontestée de son talent secondée par un rude travail lui a conquis l'estime de ses camarades et la confiance des autorités universitaires. Sa modestie s'effarouchera-t-elle de nous entendre répéter: honneur au mérite?

Aux membres oubliés.—Le comité rappelle à tous les membres qu'ils ont à solder une cotisation annuelle—50 cents pour les membres isolés, 25 cents pour les autres. Plusieurs sont encore en dette pour l'année dernière.

Aux abonnés retardataires.—Les bons comptes font les bons amis. Or nos abonnés savent si nous tenons à leur amitié! Qu'ils jettent donc un coup d'œil sur leur adresse du *Semeur*; ils constateront s'ils sont vraiment en règle avec lui.

Changements d'adresses.—Les directeurs de collèges nous rendraient un réel service, s'ils voulaient bien nous communiquer l'adresse actuelle de leurs ex-élèves abonnés, l'an dernier, au *Semeur*.

Merci!—Nous sommes reconnaissants à *la Vérité* de la sympathie qu'elle nous montre et des sages conseils qu'elle nous donne dans d'aimables colonnes rédigées à notre intention. Nous n'avons pas été moins sensibles aux bonnes paroles du *Messageur Canadien*, et aux articles de fond que nous a consacrés *la Presse*. Puisse tout cela contribuer à nous faire mieux connaître.

Nouveau cercle.—L'académie St-Charles du séminaire de Ste-Thérèse désire s'affilier à l'A. C. J. C. Bienvenue! Nous connaissons

assez Ste-Thérèse pour affirmer à l'avance que le nouveau bataillon fera bonne figure dans nos rangs.

Profitons-en !—M. Ls Arnould, retour de France, va reprendre ses cours de littérature à l'Université Laval. Il traitera du "Discours" dans ses conférences du lundi. Nous y convions tous les membres de l'A. C. J. C. résidant à Montréal. Ils y apprendront à manier dextrement, élégamment la plume et la parole.

M. Arnould nous apporte aussi les amitiés de l'Association de la Jeunesse Française que lui a confiées un sien cousin, membre du Comité central à Paris.—Courage, constance et victoire à nos jeunes compagnons d'armes de France !

Propagande du "Semeur".—Nous adressons la présente livraison à bon nombre de personnes que nous croyons sympathiques à l'Association, même avant de la bien connaître. Si d'aucuns—par impossible—faisaient mauvais accueil au présomptueux petit *Semeur*, qu'ils veuillent donc être assez charitables de nous en avertir.

Se rappeler que toute demande et tout paiement d'abonnement doivent être adressés à l'administrateur, G. Baril, 1654 est, rue Ste-Catherine: *Bureau de poste d'Hochelaga*. On évitera ainsi bien des ennuis.

Collaboration au "Semeur".—Comme le *Semeur* est la revue des Jeunes, ils doivent y collaborer, chacun suivant ses aptitudes. D'autre part, le *Semeur* est un guide, un conseiller ; or qui mieux que les directeurs de cercles est en état de montrer la voie à suivre et les écueils à éviter ? Ils ne refuseront pas leur concours. Ils voudront bien aussi revoir et corriger—au besoin—les articles de leurs membres. C'est une opération plus facile et beaucoup moins délicate pour eux que pour nous.

Serait-ce trop exiger que de compter sur le meilleur travail de chaque cercle, tous les deux mois ? Quel stimulant et quel sujet d'émulation il y aurait là pour les membres !

Évidemment, à ce compte, et avec le volume actuel du *Semeur*

nous ne pourrions pas tout y publier; nous aviserions alors à trouver place ailleurs, ou nous renverrions, sur demande, les manuscrits.

Remis.—Un article important de M. l'abbé Chartier, "Apologétique vivante et Apostolat social", est forcément remis au prochain numéro.

Addition aux Statuts.—Au dernier Conseil fédéral, il a été proposé et adopté à l'unanimité "*qu'au commencement de chaque mois les secrétaires-correspondants des groupes envoient au secrétaire du Comité central un canevas des travaux faits durant le mois précédent, avec leurs divisions et les références aux ouvrages consultés.*"

Pour faciliter les relations entre cercles, nous publierons dans le prochain numéro les noms du directeur, du président et du secrétaire-correspondant de chaque groupe. Prière de nous les communiquer avec l'adresse du cercle. Quant aux autres officiers élus, il ne semble pas opportun de les faire connaître. C'est une manière de réagir contre le prurit de vaine publicité qui démange tant les Canadiens.

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

APRÈS LE COLLÈGE — *HORIZONS INTELLECTUELS*, par Louis-Paul DE CASTEGENS. Deux vol. petit in-8° de 389 et 419 pp. Éditeur: Louis Bellet, à Clermont-Ferrand.

Ce livre a déjà été signalé, mais il n'est pas encore assez connu des jeunes à qui il s'adresse. Nous savons pourtant que tous ceux qui l'ont lu, l'ont, à notre connaissance, beaucoup aimé et il leur a fait aussi beaucoup de bien. Ces *Horizons* sont d'une très grande élévation morale, d'une beauté toute pure et sereine, d'un enthousiasme élevé et d'une noble ardeur pour le bien. Bien qu'écrit en prose, l'ouvrage est plein de poésie. L'auteur a fréquenté les meilleurs écrivains français et lui-même

écrit non seulement avec talent, mais avec âme, une âme saine, élevée, aussi sympathique au lecteur qu'à la vérité et à la beauté: c'est le cas de redire, après Joubert, "ce qui vient de l'âme est plus beau, et ce qui nous est naturel, plus divin."

"COMMENT ON FABRIQUE L'OPINION", par Maurice TALMEYR. Brochure in-12 de 112 pages. Paris, Perrin.

Brochure très intéressante et très suggestive d'un auteur aussi bien renseigné dans ses informations que judicieux dans ses conclusions. On a dit de ces pages qu'elles "ont de l'acier le froid et l'éclat". Elles nous font voir comment l'opinion, qui se vante si facilement de son indépendance et de sa puissance, est, trop souvent, asservie et faussée—falsifiée comme les conserves des fabriques de Chicago—par une société secrète d'exploiteurs aussi peu scrupuleux que cruels et industriels.

La brochure fait suite à celle très intéressante aussi, publiée par le même auteur en 1904, sur la "Franc-maçonnerie et la Révolution française," qui est également à lire comme très instructive. Dans le même ordre d'idées signalons deux articles du *Correspondant*: *La Conspiration maçonnique en 1789*, par M. Gustave Bord (*Corresp.* 10 et 25 mai 1906); *la Délation sous la Terreur*, par M. R. Launay (*Corresp.* 25 mars 1906).

L'ÉGLISE AUX TOURNANTS DE L'HISTOIRE, par Godefroid KURTH. 1 vol. in-12 de VIII-208 pages. Paris, Retaux.

Une revue française très autorisée a dit de ce livre d'abord donné en leçons ou conférences à Anvers: "Ces conférences sont incomparables d'entrain, de vie et de mouvement. Surtout elles débordent de foi, d'amour de l'Église, de convictions vigoureuses et radicalement éloignées de toute compromission avec les erreurs modernes..... Pour la jeunesse qui est capable de comprendre autre chose que des romans, ce livre sera une des lectures les meilleures, les plus efficaces, les plus captivantes aussi. Il faudrait qu'il fût lu partout et même au village, car, comme tout ce qui est grand, il est simple et clair et ravivra d'enthousiasme même les jeunes lecteurs."

Nous souscrivons entièrement à ce jugement qui s'applique à tout l'ouvrage, et nous recommandons particulièrement la dernière leçon sur l'Église et la Révolution". Elle est d'un intérêt encore plus actuel, et traite d'un sujet que la jeunesse instruite ne doit pas laisser d'étudier soigneusement. Mieux la Révolution sera connue, mieux aussi nous com-

prendrons la suite des événements contemporains, en France et ailleurs. Les cruelles expériences de notre pauvre ancienne mère-patrie lui ont coûté et lui coûtent encore assez cher, pour que nous profitions de la leçon qu'elle nous donne encore comme une part de notre héritage. Le livre de M. Kurth nous y aidera et nous apprendra surtout d'avoir une confiance entière et absolue en la divine vitalité de l'Église. "Ce qui germe, c'est un nouveau printemps catholique."

Nous signalons aussi à nous jeunes lecteurs quelques autres ouvrages très estimés du même auteur. "*Les Origines de la Civilisation moderne*" ouvrage de grande valeur, fruit de recherches et d'une érudition très abondantes, nous montrant avec éloquence, l'Église faisant surgir notre civilisation des ruines du monde romain et arrivant à la glorieuse époque de Charlemagne, qui termine l'ouvrage. Aussi "Qu'est-ce que le Moyen-Age" publié dans la collection "Science et Religion" et deux volumes de la collection "Les Saints", "Sainte-Clotilde" et "Saint-Boniface".

GUIDE SOCIAL DE L'ACTION POPULAIRE pour 1906. Vol. in-8° de XII-402 pages. Paris, Lecoffre.

Il serait tard pour en parler, s'il ne s'agissait que d'un ouvrage d'intérêt passager. Mais le *Guide social* de 1906, comme ceux de 1905 et de 1904, mérite d'être consulté, lu et conservé pour tous les articles variés et signés de noms bien connus, qu'il renferme. Ceux qui n'ont pas le temps de lire bien des rapports ni bien des monographies détaillées, trouveront là, en résumé, une foule de renseignements "sur les principes et sur les faits sociaux, sur les groupes d'hommes, ou de femmes, ou de jeunes gens qui font la meilleure besogne sociale—enfin sur la marche et le résultat des œuvres sociales dans l'ordre familial et professionnel." Le *Guide* comprend trois parties. I.—Observation: l'année sociale. II.—Action: les groupements inspireurs. III.—Organisation: les œuvres sociales, pour la famille et pour la profession.

Pas besoin d'ajouter que le *Guide* est fait dans un esprit digne d'inspirer de jeunes catholiques, désireux de s'instruire et de travailler.

J.-A. D'AMOURS, *ptr.*

AVIS

La date, jointe à l'adresse de l'abonné, indique la fin de l'abonnement et sert en même temps de reçu.

*
* *

Les abonnés sont priés de noter que la nouvelle adresse du bureau d'administration du *Semeur* est : 1654 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

*
* *

Nous prions ceux qui nous envoient des mandats, de vouloir bien spécifier qu'ils soient payables au bureau de poste d'Hochelaga.

*
* *

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de l'ancienne adresse.

